L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLÉANS, SAMEDI MATIN, 16 MAI 1885. 58ème Année

Dufour, Donnet & Cie.,
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
SAMEDI, 16 MAI 1885.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

Ventes qui ont lieu à la Bourse d'Encan St-Charles, rue St-Charles.

PAR JAS P GUINAULT - Magnifique cuipla complet installé en grocerie depuis des années l'enseigne de l'avenue St Bernard et de la rue des Marais et les propriétés attenantes faisant face à la rue des Marais Nos. 369 et 371. Vente positive. Jolie maison simple rue Marigny No 128, près du dépôt du chemin de fer Shell Beach. Terrains sur la levee en face du fleuve.

PAR HOEY & O'CONNOR - Terrains bas et propriétés améliorées dans le Quatrième et Sixième District. Résidence sur la rue Liberte.

Aussi à la Bourse d'Encan Arcade, rue Magazine

PAR LE SHERIF - Un grand nombre de terrains et de propriétés dans les différents districts de la Nouvelle-Orleans dont l'énumération serait trop longue pour plus de détails voir aux annonces de la deuxième page.

PAR J. V. GOURDAIN - Au coin des rues St Philippe et Dauphine fonds de groceries etc.

Les exportations des Etats-Unis.

Le peuple américain ignore ce que c'est que l'attente; il voudrait récolter aussitot qu'il a semé; il aime à jouir vite. Ce n'est pas de l'ardeur qu'il apporte dans ses entreprises c'est de la fièvre. Jadis, on bâtissait lentement, paternellement, pour se enfants; l'americain bâtit pour lui même, rapidement, à la vapeur, exploitant bien s'ils taller, le soir, dans la maison dont il a jete les fondations, le matin, quitte à la jeter bas, le lendemain, pour s'en improviser une autre, plus belle et plus confortable que la première. Il ne marche pas, il court; il ne court pas, il vole, et, chose étonnante, il ne se trompe pas, il atteint infailliblement son but, et dans cette course vertigineuse que l'on appelle le progrès, il ne se dérobe jamais, il ne se laisse effrayer par aucun obstacle, vous le voyez toujours arriver bon premier. Une fois lancé, il ne s'arrête pas, comme tant d'autres, pour prendre haleine, pour mesurer le chemin parcouru, pour s'assurer si ses ouvriers, travaux, il continue à devorer l'espace, et quand ses concurrents font halte, essoufflés et trophonéens d'avoir tant bien que mal dépassé le poteau, lui, frais et dispos, mais non satisfait de la victoire, recommence, avec d'autres, une course aussi effrénée que la première, pour les battre à leur tour.

Nous avons l'air d'exagérer, nous ne disons, pourtant, que la pure vérité. Etonnants, aboutissants le chemin qu'il a parcouru, les résultats qu'il a obtenus, en moins d'un siècle, mais une minute dans la vie d'un peuple. Il y a cinquante, quarante, trente ans même, il n'avait pas d'industries; il lui fallait faire venir presque tout de l'étranger. Rien lui avait retiré ses céréales et son coton, il ne lui fut rien resté. Fatigué de payer tribut à toute l'humanité, il s'est dit: "Et moi aussi, je serai producteur", et il s'est mis à produire, et il a produit de tout, en aussi grande abondance, à aussi bon marché, dans des conditions aussi avantageuses que les autres. Il se suffit à lui-même, il n'a plus besoin d'autrui; et seul ses fournisseurs d'autrefois qui ont maintenant besoin de lui. Les rôles sont renversés. Jadis, c'était chez lui que les étrangers versaient le trop-plein de leurs manufactures; aujourd'hui, c'est lui qui verse dans les étrangers le trop-plein de ses fabriques. Il s'est créé un point de vue économique, une indépendance telle, que quand les autres, vexés de ce qu'il aime, accentuées, une sorte d'embargo sur leurs marchandises, veulent prendre leur revanche, ils ne trouvent aucun article sur lequel ils puissent frapper efficacement un droit. Ils s'avouent impuissants.

Il y a dix ans—mis de côté son coton et ses céréales, dont la nature lui a permis de se faire, depuis longtemps, une sorte de monopole—l'exportation ne était à peu près nominale; à l'heure qu'il est, il a la prétention de devenir qu'il est, exportateur du monde, et il y réussira, car il le veut, et ce que veut l'Amérique, nous vous laissons achever le proverbe, n'arrive *ad usum imperiorum*.

Voici quelques chiffres qui donnent une idée de ce qu'il a su faire sous ce rapport. Nous ne remonterons pas très loin; nous nous bornerons à une période de cinq ans, de 1880 à 1884. Dans ce court espace de temps, il a trouvé le moyen de doubler, à peu de chose près, le chiffre de ses exportations. Nous ne pouvons entrer dans tous les détails, nous n'en donnerons que quelques-uns, pris au hasard.

Instruments d'agriculture, 1880, $2,218,000; 1884, $3,113,000; augmentation, $1,195,000—farine de froment, 1880, $35,333,000; 1884, $51,110,000; augmentation, $15,206,000—cotonnades, 1880, $9,981,000; 1884, $11,896,000; augmentation, $1,913,000—poudre à canon, 1880, $177,000; 1884, $1,873,000; augmentation, $1,696,000 — machines, 1880, $3,190,000; 1884, $5,256,000; augmentation $1,766,000—machines à coudre, 1880, $1,510,000; 1884, $3,553,000; augmentation, $1,943,000—locomotives, 1880, $166,000; 1884, $2,820,000; augmentation, $2,354,000.—Articles de fer et d'acier, 1880, $297,000; 1884, $3,706,000; augmentation, $3,419,000.—Cuirs, 1880, $5,744,000; 1884, $7,026,000; augmentation, $1,282,000.—Sucre raffiné et confisetes, 1880, $2,797,000; 1884, $5,515,000; augmentation, $2,718,000.—Divers, 1880, $5,545,000; 1884, $6,761,000; augmentation, $1,156,000.

Viennent ensuite—toujours pour la période de 1880 à 1884—les augmentations que voici:

Cars de chemins de fer, $861,000.—Meubles, $826,000.—Livres, gravures, $789,000.—Voitures, charrettes, $759,000.

Conserves de bœuf, $674,000—médicaments, produits pharmaceutiques, $432,000 — instruments scientifiques, $470,000—articles de fantaisie, $357,000—Conserves de saumon, $323,000—articles en cheveux, $285,000—articles en caoutchouc, $328,000—fer en barres et en bandes, $317,000—scies et outils, $343,000—id de fer, $313,000—bijouterie, $321,000—et une foule d'autres articles dont les chiffres d'augmentation varient de $275,000 à $40,000 et $50,000.

Le total des exportations avait été, en 1880, de $105,498,000; en 1884, il s'est élevé à $151,342,000: l'augmentation totale a donc été de $45,844,000. Avions-nous raison de dire qu'en moins de cinq ans, les exportations du peuple américain ont doublé?

Notons que tous ces progrès se sont accomplis dans des années difficiles, traversées par nous ne savons combien de crises industrielles et commerciales, quand presque tous les autres pays accusaient un trop plein dans leurs magasins et leurs entrepôts.

Pense-t-on que l'ambition des Américains soit satisfaite de semblables résultats? Non. Ils sont encore dans l'enfance de l'exportation, disent-ils. "On n'a montré ni ardeur ni adresse; on n'a rien ou presque rien tenté pour faire connaître, pour répandre à l'étranger les produits de l'industrie nationale. Les choses ne peuvent durer ainsi; il faut apporter la réforme dans nos relations commerciales, il faut les doubler, les tripler, les quadrupler. Avec un peu de bonne volonté, et des efforts continus, nous arriverons avant cinq autres années, à doubler le chiffre de nos exportations depuis 1880. Ce n'est plus $151,342,000 qu'il nous faut, c'est trois et quatre cent millions. On n'a jamais rien fait, tant qu'il reste quelque chose à faire."

Faut-il s'étonner après cela des progrès énormes des Etats-Unis? Quand un peuple manifeste une activité si fébrile, une ténacité que rien ne peut dompter ou fléchir, n'est-il pas en passe d'arriver à tout?

Lettre du Commissaire du Mexicain à l'Exposition de la Nile Orléans.

L'Honorable M. MARIANO BARCENA, Commissaire du Mexique à notre Exposition, nous adresse la lettre suivante:

En route de la Nouvelle Orléans à Cincinnati, ce 14 Mai 1885.

Messieurs les Editeurs de l'*Abeille de la Nouvelle-Orléans*.

Nouvelle Orléans.

Messieurs,

Permettez moi, en quittant votre cher ville, de vous présenter mes remerciments bien sincères pour toutes les attentions si cordiales et si délicates que vous avez eues pour moi personnellement et dans mon caractère officiel comme Commissaire du Mexique.

Permettez moi aussi de vous faire l'interprète des mêmes sentiments envers tous ceux des membres de votre société si distinguée qui ont bien voulu me rendre toutes sortes de services et m'accorder d'attentions, de courtoisie que je sais pleinement apprécier et dont le souvenir sera toujours présent à ma mémoire et cher à mon cœur.

Les nombreuses affaires qui se sont présentées au moment de mon départ m'ont empêché de prendre congé de bien des personnes, mais par votre entremise et votre honorable concours je le salue toutes, vous priant à vous, MM. les éditeurs de vouloir bien agréer avec l'offre bien sincère de mes services l'assurance de ma considération la plus distinguée.

MARIANO BARCENA.

La lettre suivante nous est remise:

Nile Orleans 15 mai 1885.

Messrs les Editeurs de l'ABEILLE N. O.

Messieurs

Votre journal d'aujourd'hui contient sur la vanille de la soie un article qui est important de rectifier.

La valeur de la soie cocon ne peut être de plus d'une piastre et quart la livre et 25 le cocon bien sec.

Ceux qui se lancent à cette industrie dans l'espoir d'en obtenir soi-disant à 40 cents la livre de soie sont dans une erreur.

Veuillez bien insérer ces quelques mots.

J. E.

L'entrefilet inséré dans l'ABEILLE d'hier a paru dans un journal de la paroisse Lafourche, Louisiana. L'éditeur parlait de la livre de soie *grège* et non de la soie en *cocons*.

Nous lisons dans le *Moniteur de l'Exposition de 1885*, revue hebdomadaire publiée à Paris du 3 mai:

Londres, depuis le bon Saint-Jean-Baptiste, depuis un siècle environ, nous fait connaître, sous la forme allégorique ou satirique, ce qu'elle se figure et prétend en savoir sur le point de savoir si la France est la tête ou poisson qu'on doit placer à l'avant M. Capazza, un ministre de la marine, qui, depuis quelque temps, fait parler de lui, et qui, dans la mêlée politique, a pris de la place à la question.

Comme on doit bien le penser, aucun rapport n'existe entre la vérité et le comic-opéra et l'importance qu'elle prête à M. Capazza est tout simplement une fantaisie. Mais, en ce qui concerne le poisson, on doit dire, bien que ce ne soit pas le cas, que, si le poisson n'est pas tout à fait la tête, il en est tout au moins le ventre.

Le rapport de la commission de la marine, qu'on vient d'imprimer, est un ouvrage de 400 pages, dont le texte, en caractères de petit-romain, forme le sommet du cône intercalaire, tout en métallique d'une manière de cône, et dont la base parfaite. Au moyen de petits ou de gros, le centre de gravité et l'axe restant peut aisément varier, et impunément on peut de l'horizon.

Ce qui fait qu'on hésite, bien et doucement, c'est un changement dans sa densité.

Jusqu'à ce jour, on pouvait se changer le volume pour arriver à une même densité. Eh! bien, ce que l'on ne peut produire le même effet en ajoutant le volume d'un autre cône, qu'en prenant un cône de densité moindre, et de concentrer ou dépouiller, en ajoutant ou en soustrayant à l'intérieur d'un cône, quelque chose, qui, en tournant autour, ne change ni d'une ni d'autre.

Pour montrer combien de sable, de pierres, de cailloux, de coquillages, de rochers, de bancs, de sables, de vases, de bancs, de sables, de vases, de bancs, de sables, de vases